

GUÉTARNI Mohasmmed
Docteur ès lettres
Maître de Conférences
Université Hassiba Ben Bouali
Chlef.

La Littérature : observatoire de l'Histoire

**« La littérature est l'expression
 directe de la société. »**

G. Lanson.

Durant le règne du Parti unique FLN (Front de Libération Nationale), l'Algérie a accumulé les affres d'un pouvoir totalitaire. La politique n'était, alors, exercée que par ses tenants. La littérature algérienne, produit de l'Histoire, a, tôt, pris acte de son rôle pour consigner faits et gestes de certains responsables prévaricateurs qui se prennent pour la sève qui nourrit et vivifie le système. Elle voulait conjurer au pays une nouvelle tragédie après celle de la Révolution de Novembre 1954 qu'elle l'a, malgré tout, rattrapé durant la décennie 90.

Contrat moral des écrivains.

Les écrivains algériens, maghrébins et même africains s'érigent en instructeurs de leurs compatriotes. Ils s'interrogent, par souci d'intellectualité, sur des thèses portant Justice, Vérité et Liberté d'expression, après la Libération de leurs pays respectifs. Ces trois vecteurs constituent les véritables maillons d'une démocratie en gestation. Interrogations auxquelles chaque auteur tente d'apporter sa réponse sans, pour autant, prétendre résoudre le problème qui relève d'une volonté résolument politique. Les œuvres réfutent le discours officiel qui veut formater les esprits. Elles rappellent que la politique est une illusion pour le peuple qui consiste à satisfaire plus le rêve social que les besoins réellement exprimés par la nation tout entière. Les thèmes traités portent sur les grandes valeurs humaines nationales, voire arabo-islamiques pour une meilleure cohésion de la société dans une Algérie plurielle sans hégémonie ethnique, religieuse ou même sexuelle.

La littérature algérianiste présente la population algérienne comme une masse informe, sans voix ni visage. Les écrivains, dits de première génération : Dib, Féraoun, Kateb, Haddad, Maâmeri..., ont pris

à charge de donner forme et surtout parole à leurs compatriotes pour les faire connaître car :

« Connaître, c'est entrer dans une joute incertaine avec un ennemi sans consistance et sans visage, qui est parfois nous-mêmes et parfois la vérité¹. »

Après l'Indépendance, cet engagement est toujours en vigueur mais, cette fois, en tant qu'observatoire de l'Histoire de l'Algérie indépendante. Certains auteurs, comme Mimouni et Boudjedra, vont créer des zones de turbulence pour parasiter le monisme politique du Parti unique. Cette prise de position est dictée par une haute conscience des auteurs qui observent l'évolution de leur société. Ils expriment leurs inquiétudes et celles de leurs compatriotes à l'égard d'une politique verrouillée.

Le peuple algérien refuse d'être « *répudié* » de sa Révolution qu'il a menée contre l'Occupant étranger. Le personnage Rachid conteste « La Répudiation » de sa mère (biologique, mais aussi de sa mère-patrie). De même, il reproche à la société son conformisme religieux. Mimouni fustige l'autorité arbitraire et personnelle du Préfet de Zitouna dans « L'Honneur de la tribu ». Il accuse les responsables politiques non seulement d'avoir « *détourné* » l'Indépendance à leur seul profit mais ont, en sus, assassiné l'intellectualisme en Algérie pour faciliter la promotion de la médiocrité en refusant la liberté de penser et le libre exercice de l'art.

« Qui croit aux promesses de l'Administrateur? demande Omar. S'il nous fallait un réquisitoire contre ces hommes, nous n'aurions qu'à établir la liste des promesses non tenues. Ils ont appris à gouverner par le mensonge et la fuite en avant et croient nous leurrer encore.² »

Les écrivains reprochent aux autorités centrales d'avoir bâti une République basée essentiellement sur les connivences (« archisme », tribalisme, régionalisme) plutôt qu'une République de compétences fondées sur les valeurs méritoires et le fraternalisme national. Ils dénoncent unanimement l'État policier qui interdit toute forme d'opposition qui menace les intérêts particuliers des opportunistes, dont l'Algérie est devenue la Mecque, notamment, celle de l'intelligentsia qui sort du schéma arrêté par le système. Les auteurs sont contraints de « *crier* » au lieu de « créer. » « *Crier* » leur indignation pour « *créer* » des œuvres afin d'instruire leur société.

Benhadouga estime que le socialisme est le système politique idoine pour sortir l'Algérie de son sous-développement. Les auteurs plaident pour une Algérie juste et moderne. Les textes de Boudjedra et Mimouni sont d'une violence, on ne peut plus claire, pour exprimer le

¹ Beïda Chikhi. *Littérature algérienne. Désir de l'histoire et esthétique*. L'Harmattan. Paris. 1997. P. 222.

² Rachid Mimouni. *Le Fleuve détourné*. Ed. Robert Laffont. Paris. 1982.

silence d'un moi national souffrant et, en même temps, combattre l'obscurantisme (voire le terrorisme) politico-religieux, les forces de régression et mobiliser la société contre les nouveaux potentats nationaux qui, de par leur morgue insolente, ont remplacé le colon et, du coup, gâché la joie de l'Indépendance nationale.

« Il [Tahar El Ghomri] comprenait la rancœur de sa génération à elle [Selma] qui n'y était pour rien dans cette débâcle et ce ratage que personne n'arrive à endiguer.³ »

Pour assouvir leurs ambitions personnelles, ces violeurs des Droits de l'Homme veulent domestiquer Justice et Religion pour en faire leurs instruments de protection.

« Vous ne vous seriez levés contre le colonisateur que pour le remplacer. »⁴

Cette littérature-clinique pratique une autopsie de la situation du pays au moment où la prise de parole était interdite. Elle n'appartenait qu'aux seuls officiels libertins et liberticides dans le sillage de la pensée unique faisant fi de la réalité sociale. Pourtant :

« C'est la société qui impose le roman [...]. C'est à l'évidence de son intention [...] que l'on reconnaît le pacte qui lie toute la solennité de l'art de l'écrivain à la société. »⁵

Politiquement parlant – nous sommes sous le règne du Parti unique -, le code de cette littérature relève de la subversion. C'est pourquoi, elle tenait mordicus à son « *devoir de violence.* » Les romanciers veulent instruire leur compatriotes pour changer la société. Toutefois, ce code reste en conformité avec la réalité vécue tout en évitant le piège de l'actualité.

« L'écriture a deux versants : l'un vers la société, l'autre vers l'art. »⁶

Si le romancier est l'historien de son présent, il n'est pas, pour autant, un journaliste. Ce qui explique l'intratextualité chez le même auteur : « Le Fleuve détourné », « Tombéza », « L'Honneur de la tribu » chez Rachid Mimouni ; « La Répudiation », « Le Démantèlement » chez Rachid Boudjedra ; « Le Vent du sud », « La Fin d'hier » chez Benhadouga et l'intertextualité entre les écrivains.

³ Rachid Boudjedra. *Le Démantèlement*. Ed. Denoël. 1982. P. 134.

⁴ Rachid Mimouni. *L'Honneur de la tribu*. Ed. Laphomic. Alger. 1990. P. 213.

⁵ R. Barthes. *Le degré zéro de l'écriture*. Ed. Seuil. 1960. p. 32.

⁶ Michèle Zérrafa. *Roman et société*. Ed. PUF. Paris. 1971. P. 39.

Entre les cris de la victoire de l'Indépendance et l'écrit de son désenchantement, les auteurs mettent en exergue « la réussite de l'échec. » Les acquis attendus de l'Indépendance ne sont pas proportionnels aux sacrifices consentis. Ce qui explique la fin ouverte des textes. Ces derniers semblent tourner sur eux-mêmes tout comme la société qui se cherche sans se trouver entre tradition et modernité, Islam et laïcité, Orient et Occident. Le mépris du citoyen, l'injustice sociale, l'abus de pouvoir, le trafic d'influence... ne sont pas éradiqués avec l'éradication du colonialisme. Ce qui a conduit le système à « produire l'échec » sans volonté de tirer des enseignements. Les écrivains s'insurgent contre l'impéritie de certains politiciens prévaricateurs qui confondent l'intérêt national et les leurs particuliers.

« Petite caresse de mon supérieur : il m'envoyait le véhicule doté du chauffeur de service. Le bonhomme, ancien maquisard, lui aussi, ne comprenait pas pourquoi il fallait qu'il se tînt à ma disposition et non l'inverse, pourquoi j'étais directeur et lui employé de dernière catégorie. Il me disait que nous sommes tout aussi analphabètes l'un que l'autre, issus d'une glèbe semblable et partis la même année faire le coup de feu dans les montagnes. « Alors, insiste-t-il, tu peux m'expliquer ? »⁷

Si la littérature pré-Indépendance était une littérature de combat pour mobiliser l'ensemble du peuple contre le système colonial, la littérature post-Indépendance est une littérature de résistance contre le nouveau colon national. Investis par l'Histoire, les auteurs se sentent impliqués dans le combat pour la Justice et le Progrès sociaux et individuels. « *La vraie littérature, disait Georges Bataille, est liée au mal.* »⁸

L'art reproduit le réel.

Ce qui est dans l'art est dans la nature, disait Victor Hugo. La littérature se sert, donc, des mots pour décrire les maux d'une société désarticulée, en crise avec elle-même, crise de conscience et de valeurs mais aussi marquée par le mal d'un système qu'elle estime indu à son sacrifice. Le réel se voit traduit par l'art ou l'art reproduit le réel.

«La sociologie du roman doit permettre de lire l'histoire d'une société non dans les œuvres mais par les œuvres. »⁹

Sans sombrer dans un vérisme photographique, les œuvres s'inspirent en grande partie de la réalité. Ce qui leur confère un coefficient de véracité car la spécificité cardinale de la littérature est,

⁷ R. Mimouni. L'Honneur de la Tribu. Op. cit. P. 105.

⁸ Cité par Michel Zérrafa in Roman et société. Ed. PUF. Paris. 1971.

⁹ M. Zrrafa. Roman et société. Op. cit. P. 105.

justement, le sens. Signifier, c'est désigner un sens qui renvoie à une réalité, même symbolique. C'est pourquoi, la littérature, pour G. Lanson, est l'expression directe de la société. Elle exprime ses rêves et ses aspirations. Pour Benhadouga, la formation des classes antagonistes crée des conflits entre progressistes et réactionnaires, modernistes et conservateurs, séculiers et réguliers.

Les textes ne se contredisent pas. Ils se complètent à partir d'une herméneutique. Une grille de lectures suppose que tout acte de langage a une source (destinateur), s'adresse à un récepteur (destinataire) et constitue un message (texte) porteur de sens. Ce dernier renvoie à une réalité extra-linguistique en tant que vérité vécue. Ainsi, écrit et vécu se confondent dans le discours littéraire.

Les auteurs mettent en évidence la thématique d'une « espérance désespérée » de la société algérienne et particulièrement la frange sensible de sa jeunesse. Le pacte social gouvernants/gouvernés est, ainsi, rompu. Les élus renient leurs électeurs sitôt investis dans leurs nouveaux postes d'honorabilité pour s'adonner à toute forme de prévarication (gabegies, détournements, corruption ...). Le pouvoir s'exerce entre les membres de la même famille oligarchique. C'est-à-dire jamais sans eux, ni en dehors d'eux.

Les textes se réfèrent au contexte de production spatial, temporel, psychologique, relationnel... dans lequel ils sont générés. Ils comportent des marques d'énonciation de l'actualité. Pour Christiane Achour et Simone Rezzoug, « *le texte lit et écrit le socio-historique mais aussi écrit et lu par celui-ci.* »¹⁰

L'interrogation sur le coefficient de véracité à accorder à l'œuvre littéraire s'engage dans trois directions :

- 1°. L'objectif et/ou les revendications par le texte littéraire.
- 2°. La nature de sa génération.
- 3°. Sa réception par le lecteur.

Les revendications se révèlent à partir de personnages virtuels dans la diégèse. Cette fictivité a pour assises des situations inspirées d'un réel qui est souvent l'image des auteurs eux-mêmes. C'est, en somme, un mensonge vrai en ce que le roman est l'art de mentir vrai.

La nature de la génération, chez nos écrivains, relève d'un réalisme romantique. Platon et Aristote ne pensaient pas la littérature autrement que par son rapport au réel et à la vérité. Il en va de même pour certains écrivains occidentaux (Balzac, Flaubert, Zola...) pour qui la littérature ne se limite pas à reproduire la société mais tenter de découvrir les lois qui gèrent son comportement.

¹⁰ C. Achour et S. Rezzoug. *Introduction à la lecture du littéraire*. OPU, Alger. 1990. P. 151.

La littérature algérienne confirme, de ce fait, le projet vériste de l'écriture. Les auteurs placent leurs textes au sein même du réel socio-historique tel le torero au sein de l'arène. Cette écriture facilite la réception des œuvres chez le lecteur où il s'y reconnaît. Les romanciers composent leurs textes à l'instar d'une partition adaptée au public pour bien la comprendre et mieux l'apprécier tant elle relève de son quotidien. Les textes révèlent un naturalisme quasi zolien. Ce qui se produit en Algérie se répète dans d'autres pays nouvellement décolonisés, exemple, « Les Soleils des indépendances », « En attendant le vote des bêtes sauvages » de Ahmadou Kourouma. D'où des références à l'histoire contemporaine en tant que repères temporels : La Première Guerre Mondiale 1914-1918 ; La Ligne Maginot (épisode de La Deuxième Guerre Mondiale) ; 1962 (date de l'Indépendance) ; 1965 (date du coup d'Etat). Des personnalités historiques tels que Eisenhower ; Kroutctev ; Mouawiah Ibn Abi Soufiane ; Staline ; Messali Hadj...

Le discours algérien étant socio-politique, l'évolution de la littérature des œuvres est intimement liée au facteur d'historicité. L'histoire, ainsi romancée, privilégie le signifié-nation. Ce qui justifie l'intrusion des dates, des personnalités et des événements historiques. Il s'agit de données sociales à une époque déterminée : l'Algérie post-Indépendance.

Le roman, notamment historique, montre que réalité et fiction ne sont pas antinomiques. Elles tissent entre elles des liens organiques. Elles sont, certes, différentes mais non indépendantes. Pour préserver sa littéarité, la relation texte/contexte se doit de prendre garde de ne pas sombrer dans des réductions qui peuvent porter atteinte à l'esthétique littéraire et se transformer en un simple manifeste. C'est pourquoi dans pareille perspective, les œuvres deviennent un espace de violence scripturale (Mimouni et Boudjedra) en écho à la violence de l'actualité.

Benhadouga dénonce « *l'exploitation* » de l'homme par l'homme. Mimouni et Boudjedra réfutent « *la négation* » de l'homme par l'homme. Poétique et politique se fondent et se confondent en symbiose. Les écrivains font face à une problématique d'ordre éminemment éthique et politique. Ils regardent le futur avec les yeux du présent. Le roman devient, ainsi, historique dès lors qu'il aborde une période donnée de l'histoire car la valeur littéraire de l'œuvre est imprégnée des valeurs chronotopiques. Les romans considérés traitent unanimement la période post-indépendance. Ils reflètent les relents d'un désenchantement national quasi généralisé. On peut dire, avec Malraux, que « *tout roman est une transcription de la réalité.* » Ainsi, la littérature semble prendre sa revanche sur la réalité en l'assujettissant à la fiction. Le romancier a, donc, pour tâche de créer une harmonie entre ce qui est fictif et ce qui est effectif. Même si le récit est mis au goût du réel, il n'en demeure pas moins qu'il doit obéir aux normes de l'adaptation diégétique pour une mise en forme de l'esthétique littéraire. Les deux

formes fiction/réalité se trouvent intimement enchâssées en ce que cette dernière est antérieure au langage. Ceci suppose que tout acte de langage postule le réel et en fait sa condition même de signification. Pour ce faire, il ne peut y avoir de production linguistique hors d'un référent réel. Le personnage de Don Juan n'existe pas dans la réalité. Par contre, la référence à lui – étant devenue un genre – crée un effet de réel par la simple existence du nom. La connivence est patente entre le vécu et le matériau utilisé pour que le réel existe indépendamment de l'art et que ce dernier peut le transcrire sans le trahir. L'idéologie politique est reproduite dans les œuvres parfois polémiques (pour ou contre le système socialiste). Nous sommes face à une situation qui passe, selon J. Ricardou, de « *l'écriture d'une histoire à l'histoire d'une écriture.* »

En conclusion, les textes étudiés sont limités sur les plans toponymique (l'Algérie) et chronotopique (durant le règne FLN en tant que parti unique au pouvoir). Ces textes s'inscrivent dans un courant réaliste où se croisent et s'enchevêtrent social et national, culturel et culturel pour décrire le naufrage lent mais certain du pays. Il s'agit d'une écriture-enregistrement d'un réel qui veut transcender l'événementiel pour l'intelligible. Elle pose la problématique du passé colonial mais aussi l'inféodation de l'intelligentsia au Pouvoir national. Elle dénonce l'autisme de ce dernier par son refus de reconnaître que le succès de la nation tout entière repose essentiellement sur l'épanouissement et la liberté individuelle et collective de penser, de s'exprimer, de créer sans crainte, ni contrainte. Les œuvres ne sont pas un procès intenté contre l'Algérie indépendante mais un compte-rendu de la situation et, en même temps, un cri de détresse lancé en chœur et du cœur des intellectuels pour qui veut les entendre. Ces derniers constituent un front émancipateur contre tous ceux qui veulent se mettre en travers de la bonne marche du pays vers le progrès.